

A la mort de Louis XIII, il y avait eu en France, une détente, un désir général de repos et de plaisir, on répétait : « La Reine est si bonne !.. ». Le peuple a vite fait d'oublier sa bonté pour ne voir que sa faiblesse et pour tenter d'en abuser. Vint la Fronde qui mit aux prises la Régence et le Parlement, et les Parisiens soutenaient les derniers. Dans la nuit du 1^{er} janvier 1649, Anne d'Autriche craignant pour sa sécurité, toute la Cour quittait les Tuileries pour Saint-Germain.

L'évènement rompait la monotonie de la Grande Mademoiselle ; elle était fière de sa popularité. On faisait fête à sa crânerie lorsqu'elle se promenait dans les rues de Paris, près des barricades, elle parlait avec les émeutiers. Ces incidents pittoresques de la Fronde, amusaient la jeune fille.

A la Fronde du Parlement succéda bientôt la fronde des princes, quand *Gaston d'Orléans et Condé eurent pris parti contre la Cour. Mademoiselle agissait par dépit contre Anne d'Autriche qui avait refusé la main du jeune Louis XIV. Condé s'était acquis des titres de gloire qui le faisaient appeler « le Héros ». Il fallait le conquérir. Comment y mieux parvenir qu'en faisant l'héroïne à ses côtés.

Justement, l'occasion se présentait de porter un grand coup au parti de la Cour. L'armée du roi, commandée par Turenne, manœuvrait au sud de la Loire et se rapprochait de la ville dans le dessein de s'y installer. Mais Condé déclarait qu'Orléans lui était indispensable comme point d'appui, et s'efforçait de décider son allié ; devant l'insistance pressante de Condé, il finit par déclarer :

« Eh bien ! Mademoiselle ira à ma place. »

*Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, ne cessa de conspirer contre Richelieu et la Couronne ; mais aussi lâche et vil qu'il était ambitieux et cupide, il trahit successivement tous ses complices dès que ses complots tournèrent mal, et livra sans remords leurs têtes pour sauver la sienne. Son absence complète de moral ne l'empêchait pas d'être un prince très séduisant et à qui sa séduction attirait sans cesse de nouveaux partisans, bientôt dupes à leur tour.

Il avait une jolie figure fine, spirituelle, une élégance raffinée de grand seigneur ; se montrait artiste, lettré, brillant causeur... Il conservait toute son indulgence pour ses propres erreurs.

Elle se sentait déjà, à l'instar de Condé, une âme de capitaine ! Elle n'avait pas d'armée, seulement une escorte de cinq cent cavaliers qui entouraient son carrosse. Elle s'avisa soudain, qu'un carrosse était indigne de la petite-fille de Henri IV, et elle s'élança à cheval. Elle arriva devant Orléans en même temps que le Garde des sceaux qui se présentait au nom du Roi ; mais les portes étaient fermées.

« Ouvrez ! ordonna Mademoiselle à l'officier »

Celui-ci s'excusa : il n'avait pas les clés. Les portes demeuraient obstinément fermées ; et Mademoiselle s'impatientait. Le gouverneur lui fit passer une boîte de dragées..., et les portes restèrent closes. Alors elle prit le parti d'entrer de force. A la porte en mauvais état, on arracha deux planches, puis elle y passa la tête, mais tomba dans la boue et se releva prestement. Elle fut applaudie, acclamée et portée en triomphe à travers toute la ville.

Elle se mit en devoir d'ouvrir les prisons, libéra tous les détenus et fit passer en revue ses nouvelles troupes. Sur les conseils de Mme de Fiesque, on décida d'attendre l'ennemi. Mais les jours passèrent sans que l'ennemi attendu ne se présentât, alors Mademoiselle décida de regagner Paris où elle reçut les félicitations de Condé.

Les troupes du roi affrontèrent celles des Frondeurs sous les murs de Paris. Le combat se poursuivit dans le faubourg Saint-Antoine, qui se trouvait alors hors la ville ; Condé allait succomber sous le nombre, il ne lui restait plus qu'à vendre chèrement sa vie. Il plongeait dans la mêlée, reparaissait l'armure rougie et bossuée, et replongeait, se battant d'un courage si éclatant que les gens du peuple étaient émus.

Gaston d'Orléans, fidèle à sa lâcheté, se refusait à intervenir. Une fois de plus, sa fille se dévoua à sa place. Elle bondit à l'Hôtel de Ville pour demander à l'Assemblée l'ordre d'ouvrir les portes à Condé. Enfin, munie de cette autorisation, elle courut faire ouvrir à Condé les portes de Paris. Pour assurer sa retraite, elle fit tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi.

On prétendit même, qu'elle mit le feu à la première pièce (c'est l'image que l'on associe à la Grande Mademoiselle). Entendant ce coup de canon rebelle, Mazarin dira :

« Mademoiselle vient de tuer son mari. »

Condé s'était réfugié au Luxembourg, auprès de Gaston d'Orléans ; tandis qu'à Paris, le sang des partisans des princes et des partisans du roi coulait.

On vint au Luxembourg prier les princes d'intervenir. Gaston d'Orléans, sifflotant, répondit qu'il était malade. Ce fut encore Mademoiselle qui se dévoua. Elle partit dans la nuit accompagnée de Mme de Sully et de la comtesse de Frontenac. Sur le Petit-Pont, son carrosse dut se ranger pour laisser passer une charrette remplie de morts, qui la frôla de si près qu'elle fut obligée de se rejeter en arrière pour ne pas recevoir en pleine figure les pieds et les mains des cadavres qui dépassaient.

Elle déploya, dans cette nuit tragique du 4 juillet 1652, autant de courage et de sang froid que d'active bonté, s'efforçant partout de ramener le calme et de porter secours aux blessés. Brusquement, elle céda à une vague d'affolement à l'annonce du retour à Paris des troupes royales et du Roi lui-même, victorieux de la Fronde.

Ce fut un sauve-qui-peut général. Condé passa au service de l'Espagne. Gaston d'Orléans, éperdu d'épouvante, s'enfuit du Luxembourg. Mademoiselle, non moins émue, supplia son père de l'emmener avec lui. Malgré ses supplications, il la repoussa durement :

« Allez, lui dit-il, vous avez été bien heureuse de faire l'héroïne ; eh bien ! Il faut en accepter les conséquences, maintenant. »